



HAL
open science

Une “ troisième génération ” ? Faire de l’histoire environnementale en Europe au début du XXIe siècle

Renaud Bécot

► **To cite this version:**

Renaud Bécot. Une “ troisième génération ” ? Faire de l’histoire environnementale en Europe au début du XXIe siècle. Stéphane Frioux; Renaud Bécot. Écrire l’histoire environnementale au XXIe siècle. Sources, méthodes, pratiques, Presses Universitaires de Rennes, pp.341-352, 2022, Histoire, 978-2-7535-8242-2. halshs-03685298

HAL Id: halshs-03685298

<https://shs.hal.science/halshs-03685298>

Submitted on 2 Jun 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

A paraître en 2022, en conclusion à l'ouvrage
Ecrire l'histoire environnementale au XXI^e siècle, Presses Universitaires de Rennes, 2022.
Version provisoire, seul le texte publié est définitif.

Une « troisième génération » ?

Faire de l'histoire environnementale en Europe au début du XXI^e siècle

Renaud Bécot

Les dix-neuf contributions réunies dans cet ouvrage peuvent apparaître comme autant de témoignages de la formation d'une nouvelle génération dans le champ de l'histoire environnementale. Dans l'un des derniers bilans de l'historiographie états-unienne, Paul Sutter reprenait une chronologie américano-centrée pour évoquer la genèse d'une « troisième génération » de l'histoire environnementale¹. Dans cette réflexion, la première génération désigne celle des auteurs qui imposèrent la question environnementale dans les programmes de recherches des universités américaines dans les années 1970 et fondèrent l'Association américaine pour l'histoire environnementale (ASEH). Les récits proposés par ces historiens ont souvent été qualifiés de « déclinistes » : leur histoire était celle d'une domination croissante des sociétés humaines sur une « nature » toujours plus dégradée. La seconde génération entre dans la profession alors que l'histoire environnementale est déjà partiellement institutionnalisée aux États-Unis. Autour de William Cronon ou Richard White, mais aussi de philosophes ou d'historiennes des sciences comme Donna Haraway, cette génération conteste l'idée de « *wilderness* » (nature sauvage)², si présente parmi leurs aînés. Dans une réflexion qui présente des affinités avec les réflexions d'un Bruno Latour, ils invitent à comprendre la manière dont les sociétés humaines façonnent une « seconde nature ». Les interactions entre sociétés humaines et écosystèmes ne sont jamais unilatérales, et nos environnements seraient toujours « hybrides » – des « machines organiques » selon l'expression de Richard White, auquel se réfèrent plusieurs auteurs du présent ouvrage.

Lorsqu'il évoque l'entrée dans la profession d'une « troisième » génération, Paul Sutter n'en définit ni les contours, ni le programme historiographique. En profitant des contributions francophones et européennes réunies dans ce volume, qui permettent de se démarquer d'une focalisation états-unienne, cette conclusion propose d'interroger les orientations de recherche qui pourraient caractériser une « troisième » génération. Formée dans les deux premières décennies de notre siècle, cette génération se démarque déjà de ses aînés par une confrontation plus précoce à la question climatique. Dans le monde académique, la réflexion sur cette crise suscite de nombreuses réflexions sur les notions d'Anthropocène, de Capitalocène ou de Plantaciocène. Bien que les théoriciens de ces différentes approches se démarquent les uns des autres, ils partagent tous la volonté de façonner un récit qui permettrait de rendre compte d'un phénomène global, le réchauffement climatique. La « troisième génération » de l'histoire environnementale se singularise de ses prédécesseurs parce qu'elle se doit de composer avec (ou contre) la force d'attraction que représentent ces grands récits. À ce titre, plusieurs auteurs réunis dans cet ouvrage construisent une approche proprement européenne de l'histoire

¹ SUTTER Paul, « The World with Us : The State of American Environmental History », *Journal of American History*, 100/1, 2013, p. 94-119.

² CRONON William (dir.), *Uncommon Ground. Rethinking the Human Place in Nature*, New York, Norton, 1996.

environnementale. Sans rompre le dialogue avec une historiographie américaine, ils reformulent la manière de penser les enjeux d'articulation des échelles, attestant d'une volonté de ne pas abandonner la réflexion sur des phénomènes globaux à des approches strictement théoriques. Ces démarches se nourrissent de travaux pluridisciplinaires, dont les conditions de possibilité sont limitées par les ressources institutionnelles. Enfin, la « troisième génération » se trouve aussi confrontée à une interrogation sur les publics auxquels s'adresse l'histoire environnementale, qui renouvelle également la réflexion sur la fonction sociale de l'histoire.

Un décentrement vis-à-vis de l'historiographie américaine

La « seconde génération » fut bien plus influente que la première, en Europe, où les travaux se revendiquant explicitement de l'histoire environnementale s'épanouissent à la fin des années 1990 avec l'œuvre pionnière du britannique Richard Grove, puis au début de la décennie suivante en Europe continentale avec la fondation de l'*European Society for Environmental History* en 1999³. Dans sa foulée, plusieurs efforts sont entrepris afin de forger des trajectoires européennes pour l'histoire environnementale, en se distinguant de la production états-unienne⁴. Sans prétendre à l'exhaustivité, quelques exemples peuvent être mentionnés. Lors de la conférence d'ouverture du colloque de Lyon, Petra van Dam est revenue sur l'importance de la recherche historique portant sur la gestion de l'eau et des inondations aux Pays-Bas. Cette tradition historiographique ancienne est un terreau particulier pour l'histoire environnementale néerlandaise⁵. Certains historiens italiens soulignent que l'histoire des désastres (et notamment des éruptions volcaniques et des séismes) est aussi une ressource dans l'invention des approches environnementales de la péninsule⁶. Dans le cas français, Geneviève Massard-Guilbaud a également souligné que certaines traditions géographiques, longtemps négligées, pouvaient être des points d'ancrage pour l'environnementalisation de nos réflexions historiennes⁷.

Ainsi, les contributions réunies pour cet ouvrage manifestent une volonté d'actualiser des filiations intellectuelles, parfois anciennes, et de s'émanciper de la pesanteur des questionnements formulés de l'autre côté de l'Atlantique. Le Groupe d'histoire des zones humides offre ainsi une illustration de la vitalité des enquêtes menées sur ces milieux. Alors que ces territoires furent longtemps disqualifiés, ils constituent des observatoires privilégiés de la mutation des relations entre les sociétés humaines et les écosystèmes, ces interactions ne pouvant jamais se réduire à un acte de subordination unilatéral. Le GIS Histoire et Sciences de la Mer offre également une démonstration puissante de la manière dont l'héritage de l'histoire maritime, bien installée dans le paysage historiographique français, se réactualise en portant une attention soutenue aux enjeux de l'anthropisation des littoraux sur la longue durée et à la gestion des ressources marines. En portant notre attention vers les aires méditerranéennes, les

³ Voir le site internet de l'association. [En ligne : <http://eseh.org/>], consulté le 20 novembre 2020.

⁴ Sur l'affirmation d'une histoire environnementale européenne, voir QUENET Grégory, *Qu'est-ce que l'histoire environnementale ?*, Seyssel, Champ Vallon, 2014.

⁵ VAN DAM Petra, « An Amphibious Culture: Coping with Floods in the Netherlands », in Peter COATES, David MOON, Paul WARDE (dir.), *Local Places, Global Processes. Histories of Environmental Change in Britain and Beyond*, Oxford, Windgather Press, 2016, p. 78-93.

⁶ BEVILACQUA Pietro, « The Distinctive Character of Italian Environmental History », in Marco ARMIERO et Marcus HALL (dir.), *Nature and History in Modern Italy*, Athens (Oh), Ohio University Press, 2010, p. 16-32. L'histoire environnementale des séismes a été renouvelée récemment avec l'ouvrage de PARRINELLO Giacomo, *Fault Lines : Earthquakes and Urbanism in Modern Italy*, New-York, Berghahn, 2015.

⁷ MASSARD-GUILBAUD Geneviève, « Historiens et géographes français et relation de l'homme au milieu : de Vidal de la Blache aux programmes de recherche interdisciplinaires de la fin du XX^e siècle », in Samuel ROBERT et Robert CHENORKIAN (dir.), *Les interactions hommes-milieus*, Versailles, Quae, 2014, p. 77-96.

chantiers menés au sein du laboratoire Telemme (Aix-Marseille Université) témoignent aussi de l'actualisation de l'histoire maritime. Longtemps dominée par une approche économique, celle-ci s'hybride davantage avec une attention aux enjeux écologiques. Alors que l'histoire économique est de plus en plus travaillée par des enjeux environnementaux, la contribution de Fabien Bartolotti offre une illustration du potentiel que présente l'articulation de ces travaux. En étudiant un espace portuaire majeur dans l'économie européenne des décennies d'après-guerre, il analyse la manière dont la prise en charge de la gestion des impacts écologiques des infrastructures permet aux autorités portuaires de renforcer leur emprise territoriale, tout en se présentant comme des pionniers de l'environnementalisation des infrastructures portuaires à l'échelle du continent. Cette étude éclaire l'impact écologique localisé de l'installation d'un « sas » de l'économie globale, permettant un dialogue avec des études européennes récentes⁸. Quant à Daniel Faget, en déplaçant l'attention du littoral vers les profondeurs marines, sa contribution témoigne du profond renouvellement de l'histoire des pêches et de la gestion des ressources halieutiques, dont il est l'un des principaux représentants dans l'espace francophone⁹. Tout en rappelant les apports de travaux parfois anciens, dont ceux du géographe François Doumenge, il souligne que nombre de recherches se focalisèrent sur l'évolution des techniques de pêche sans interroger les dynamiques écosystémiques – la capacité de reproduction des poissons, leur insertion dans un écosystème en transformation, leur éventuel épuisement. Sur ce point, l'histoire environnementale des pêches participe donc à réinterroger les conclusions des études sur les ressources halieutiques.

Les littoraux et les aires marines sont aujourd'hui des révélateurs de la vulnérabilité écologique des sociétés contemporaines, et ce phénomène explique probablement le dynamisme des recherches portant sur ces aires. Plusieurs travaux européens récents documentent ainsi l'impact écologique de la colonisation côtière et du phénomène balnéaire¹⁰. Dans ce domaine, le dialogue avec l'historiographie américaine pourra s'avérer d'autant plus fructueux que des travaux américains s'émancipent peu à peu d'une focalisation sur le seul espace états-unien ou sur l'expérience de l'environnement des classes supérieures blanches. En livrant une enquête historique fondée sur l'étude des populations autochtones des deux rives du détroit de Béring, et en s'intéressant aux baleines et aux morses, Batsheba Demuth a récemment proposé une histoire littorale fondée sur l'étude des « chaînes de conversion de l'énergie » (par l'extraction de l'énergie animale notamment) qui offre un décentrement par rapport aux récits américano-centrés¹¹. Tout en construisant une analyse particulièrement originale de la manière dont les ressources naturelles deviennent un champ de bataille entre les deux grandes puissances du vingtième siècle, ce récit invite également à repenser l'articulation des échelles en histoire.

Des enquêtes territorialisées pour étudier des phénomènes globaux

⁸ HEIN Carola, « Port cities and urban wealth : between global networks and local transformations », *International Journal of Global Environmental Issues*, 13/2, 2014, p. 339-361.

⁹ En complément des travaux cités dans la contribution, pour un aperçu récent des travaux sur les pêches, voir BUTI Gilbert, FAGET Daniel, RAVEUX Olivier et RIVOAL Solène (dir.), *Moissonner la mer. Économies, sociétés et pratiques halieutiques méditerranéennes (XV^e-XXI^e s.)*, Paris/Aix-en-Provence, Karthala/MMSH, 2018.

¹⁰ Voir par exemple DEVIENNE Elsa, *La ruée vers le sable. Une histoire environnementale du littoral de Los Angeles au XX^e siècle*, Paris, Publications de la Sorbonne, 2020.

¹¹ DEMUTH Batsheba, *Floating Coast. An Environmental History of the Bering Strait*, New-York, Norton, 2019.

De manière explicite ou non, plusieurs contributions s'écrivent dans l'ombre portée de phénomènes écologiques globaux¹². Dans une production historiographique francophone dont l'on déplore le morcellement depuis les années 1980¹³, l'histoire environnementale peut contribuer à forger des propositions afin de repenser l'articulation des échelles en histoire, et les possibilités de surmonter la fragmentation des études. Les auteurs réunis dans ce volume formulent ainsi plusieurs propositions pour repenser l'articulation des échelles d'analyse.

Ainsi, les approches comparées sont mobilisées dans deux études franco-québécoises. Laëtitia Deudon invite à penser la vallée du Saint-Laurent comme un « laboratoire » pour la comparaison, en profitant de cette démarche pour construire une réflexion sur le rôle des experts dans la délibération sur les procédures d'aménagement des voies d'eau. Quant à Benjamin Fürst, tout en organisant une réflexion riche sur l'usage des sources cartographiques, il met à contribution le comparatisme entre l'espace rhénan et laurentien pour souligner la diversité des usages possibles des cartes selon les contextes de production de ces documents. Ces contributions comparatives sur la période moderne prolongent d'autres études franco-québécoises éclairant la circulation de savoirs, de pratiques ou d'expertises entre ces espaces se développent pourtant aussi, ainsi des travaux de Maude Flamand-Hubert sur la représentation de la forêt québécoise au début du XX^e siècle, du programme portant sur l'histoire des entreprises de l'aluminium et de leurs pollutions porté par Anne Dalmasso et Lucie K. Morisset¹⁴, ou de la thèse de Guillaume Blanc construite à partir d'une réflexion comparée sur la construction des Parcs nationaux en Ethiopie, en France et au Québec¹⁵. Les sillons ouverts par ces travaux laissent espérer une poursuite des comparaisons entre ces aires, mais aussi l'émergence d'approches connectées.

Tout en explorant aussi l'espace canadien, Stéphane Castonguay et Jim Clifford adoptent une autre démarche pour penser l'articulation des échelles. En empruntant à Kenneth Pomeranz la notion « d'hectares fantômes », ils se proposent non seulement de quantifier la part du bois canadien prélevé pour l'industrie britannique, mais ils entendent surtout évaluer l'impact écologique de ces coupes dans l'espace laurentien. Ils enrichissent ainsi notre compréhension de l'industrialisation britannique et de ses implications globales, tout en évaluant son empreinte écologique territorialisée au Canada.

La volonté d'assumer une approche territorialisée d'un phénomène global est affirmée par Stéphane Frioux et Gwenaëlle Le Goullon. Leur contribution rappelle tout à la fois que l'urbanisation fut un des marqueurs de la « grande accélération », ainsi qu'un phénomène qu'il convient d'étudier en s'émancipant de frontières administratives qui coïncident rarement avec le déploiement spatial des phénomènes écologiques. S'ils rappellent que l'histoire environnementale fut prompte à étudier des régions transfrontalières pour souligner l'inadaptation de ces séparations pour étudier les enjeux écologiques, ces démarches sont restées rares dans l'espace francophone jusqu'à ces dernières années. Deux thèses récentes

¹² La question n'est pas nouvelle pour l'histoire environnementale, voir notamment COATES Peter, MOON David et WARDE Paul (dir.), *Local Places, Global Processes. Histories of Environmental Change in Britain and Beyond*, Oxford, Windgather Press, 2016.

¹³ Sur l'histoire sociale francophone, voir JARRIGE François, « Discontinue et fragmentée ? Un état des lieux de l'histoire sociale de la France contemporaine », *Histoire, économie & société*, 31/2, 2012, p. 45-59. Sur l'histoire économique, DAUMAS Jean-Claude, « Où va l'histoire économique en France aujourd'hui ? Tendances, enjeux, propositions », in Jean-Claude DAUMAS (dir.), *L'Histoire économique en mouvement : entre héritages et renouvellements*, Villeneuve d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion, 2012, p. 19-58.

¹⁴ DALMASSO Anne, MORISSET Lucie K, « Une histoire croisée des territoires de l'aluminium est-elle possible ? », *Revue française d'histoire économique*, 2, 2015, p. 186-198.

¹⁵ BLANC Guillaume, *Une histoire environnementale de la nation. Regards croisés sur les parcs nationaux du Canada, d'Éthiopie et de France*, Paris, Publications de la Sorbonne, 2015 ; FLAMAND-HUBERT Maude, *La forêt québécoise en discours dans la première moitié du XX^e siècle : représentations politiques et littéraires*, thèse d'histoire, université Paris-Sorbonne et université du Québec à Rimouski, 2017.

portant sur l'histoire des pollutions minières inaugurent des approches transfrontalières, celle de Kevin Troch sur l'espace franco-belge, et celle de Jonas Kaësler sur l'espace sarrois¹⁶.

Bien d'autres choix peuvent être formulés pour penser une articulation des échelles. Sans multiplier les exemples, rappelons que les historiens des épidémies soulignent depuis longtemps l'importance de suivre les réseaux commerciaux pour comprendre la diffusion des maladies¹⁷. Parmi les travaux fondateurs de l'histoire environnementale américaine, Alfred Crosby éclaira les multiples facettes de « l'échange colombien », soulignant combien la colonisation des Amériques contribua à la circulation de microbes¹⁸. À l'heure de la pandémie de la Covid-19, ce sont des travaux pluridisciplinaires qui se sont attelés à retracer les flux de personnes et de marchandises, mais aussi de produits financiers, qui peuvent contribuer à renforcer notre compréhension de la diffusion de la pandémie¹⁹.

Malgré leurs choix méthodologiques différents dans la manière d'articuler une réflexion sur un phénomène global avec des enquêtes plus localisées, ces travaux alimentent le doute sur la pertinence de la réflexion formulée dans les termes de l'Anthropocène. Loin de donner à voir une humanité homogène, dont l'empreinte écologique serait identique à l'échelle planétaire, ces études invitent à penser la diversité spatio-temporelle des expériences de l'environnement. Ce sont bien ici des travaux d'historiens qui, sans transiger sur les méthodes de l'histoire face à la force d'attraction des grands récits venus de la géologie, restituent la texture complexe des rapports sociaux autour des enjeux environnementaux. Les arguments avancés dans ces recherches sont d'autant plus convaincants lorsque ces travaux s'engagent résolument dans un dialogue pluridisciplinaire, ou dans l'usage historien de sources initialement produites par d'autres disciplines.

Une pluridisciplinarité incarnée

Plusieurs contributions témoignent de la vertu du dialogue entre historiens et chercheurs des sciences de l'environnement et de l'univers. À l'occasion du colloque du Ruche, en 2018, une table-ronde avait réuni des animateurs d'institutions ou de programmes qui revendiquent cette pluridisciplinarité. L'un des enseignements de cet échange mérite de retenir l'attention. Pour les laboratoires et groupes scientifiques représentés, la pluridisciplinarité est le fruit d'une élaboration collective patiente. Autrement dit, la pluridisciplinarité ne se décrète pas et elle requière une relative stabilité institutionnelle pour construire un dialogue dans la durée. Ce constat se confirme à la lecture de cet ouvrage, puisque certaines contributions trouvent leurs racines dans des institutions qui garantissent la possibilité de mener ces travaux.

Martin Schmid ouvre une fenêtre inédite, pour les lecteurs francophones, sur l'expérience singulière et les apports des travaux de l'Institut d'écologie sociale de Vienne. Son analyse porte ainsi sur la reconstitution d'une histoire longue des métamorphoses du Danube, la notion de « site socio-naturel » permettant de comprendre la formation d'un territoire par

¹⁶ TROCH Kevin, *Ne pas grever l'avenir au bénéfice du présent : Une histoire environnementale de l'extraction du charbon de la fin du 18e siècle à l'Entre-deux-guerres : un développement non soutenable. : L'exemple du Couchant de Mons et du Valenciennois*, thèse d'histoire, université de Lille et université de Namur, 2018 ; KAESLER Jonas, *"Ein vordringlich europäisches Problem". Umweltverschmutzung und saarländische Umweltdebatte im deutsch-französischen Grenzgebiet, 1945 bis in die siebziger Jahre*, thèse d'histoire, EHESS, Université de Francfort, 2019.

¹⁷ HARRISON Mark, *Contagion. How Commerce has spread Disease*, New Haven, Yale University Press, 2012.

¹⁸ CROSBY Alfred, *The Columbian Exchange*, Westport, Greenwood, 1972.

¹⁹ WALLACE Rob, LIEBMAN Alex, CHAVES Luis Fernando, WALLACE Rodrick, « COVID-19 and Circuits of Capital », *Monthly Review*, 2020, 72/1, 2020. Traduction française dans la revue *Les Terrestres* [<https://www.terrestres.org/2020/04/30/le-covid-19-et-les-circuits-du-capital/>], consulté le 20 novembre 2020 ; MALM Andreas, *La chauve-souris et le capital. Stratégie pour l'urgence chronique*, Paris, La Fabrique, 2020.

l'imbrication des dynamiques sociales et écosystématiques. La démarche viennoise est aussi reconnue pour proposer l'une des voies les plus originales pour une histoire environnementale résolument pluridisciplinaire, en proposant une analyse historique du métabolisme et des flux de matières. Cette méthodologie exerce une force d'attraction indiscutable, qui s'est traduite récemment dans l'espace francophone²⁰. Toutefois, cet exemple témoigne de manière éclatante de l'importance de disposer d'institutions pérennes pour fonder un dialogue où se retrouvent aussi bien des historiens que des chercheurs en sciences de l'environnement et de l'univers. L'expérience viennoise témoigne également du temps nécessaire pour fonder un dialogue entre ces différentes approches.

Comme le soulignent Daniel Faget et Nicolas Jacob dans leurs contributions respectives, le cloisonnement des formations universitaires ne favorise pas le dialogue pluridisciplinaire et les historiens ne sont guère formés aux approches biophysiques. Ce constat se répète fréquemment dans les colloques du Ruche depuis sa fondation. Pourtant, si les études fondées sur un dialogue étroit entre disciplines restent rares dans cet ouvrage, plusieurs d'entre elles témoignent d'une intégration croissante, par des historiens, de sources produites par des chercheurs en sciences de l'environnement. À l'heure où les organisations internationales s'interrogent sur la manière de promouvoir des approches articulant la santé humaine, animale et écosystémique²¹, la contribution de Sébastien Gardon, Amandine Gautier et Gwenola Le Naour révèle les arbitrages complexes menées dans les administrations publiques pour intégrer ces différents déterminants de la santé. En s'intéressant aux invasions de criquets aux Philippines, Florina Orillos Juan mobilise ainsi des données produites par des institutions scientifiques qui observèrent ce phénomène. La contribution souligne ainsi l'intérêt heuristique de sources produites par des agronomes ou des entomologistes, qui rendent compte des transformations des écosystèmes et les dégâts agricoles provoqués par les insectes. Ces apports paraissent particulièrement intéressants au regard de l'intensification possible de ce type de phénomènes sous l'effet du réchauffement climatique, comme en témoignent les dégâts provoqués par des nuées de criquets en Ouganda pendant le printemps 2020²².

L'usage des savoirs agronomiques, et le dialogue entre agronomes et historiens, sont aussi au cœur de la contribution de Pierre Cornu. Il souligne que le dialogue pluridisciplinaire offre l'opportunité d'interroger la matière première de l'histoire : le temps. En étudiant les effets écologiques différés des choix de production agricole, les savoirs agronomiques ont permis de documenter des conséquences impensées ou contre-productives de choix effectués au nom du « progrès » ou de la « modernité ». L'incorporation critique de ces savoirs agronomiques dans la réflexion historique est un levier de remise en cause de l'historicisme.

La pluridisciplinarité peut toutefois prendre des formes différentes lorsqu'elle est convoquée par des institutions ou des administrations publiques. En observant l'évolution des conseils scientifiques dans les Parcs nationaux, Gaëlle Ronsin souligne ainsi qu'un mouvement de décentralisation de leur activité s'accompagne d'une montée en puissance des approches visant à articuler les apports de plusieurs disciplines. Deborah Abhervé souligne l'apport de l'histoire environnementale pour les collectivités territoriales lors de l'aménagement des

²⁰ MAGALHÃES Nelo, FRESSOZ Jean-Baptiste, JARRIGE François, LE ROUX Thomas, LEVILLAIN Gaëtan, LYAUTEY Margot, NOBLET Guillaume, BONNEUIL Christophe, « The Physical Economy of France (1830-2015). The History of a Parasite », *Ecological Economics*, n° 157, 2019, p. 291-300 ; BILLEN Gilles, GARNIER Josette, THIEU Vincent, SILVESTRE Marie, BARLES Sabine et CHATZIMPIROS Petros, « Localising the nitrogen imprint of the Paris food supply : the potential of organic farming and changes in human diet », *Biogeosciences*, 9, 2012, p. 607-616.

²¹ MORAND Serge et alii., « De *One Health* à *Ecohealth*, cartographie du chantier inachevé de l'intégration des santés humaine, animale et environnementale », IDDRI Décryptage, 2020 ; MORAND Serge, *L'homme, la faune sauvage et la peste*, Paris, Fayard, 2020.

²² MALM Andreas, *La chauve-souris et le capital. Stratégie pour l'urgence chronique*, Paris, La Fabrique, 2020, p. 120.

rivières. La collecte et la valorisation des mémoires sur les usages de la rivière apparaît ainsi comme une manière de construire des projets intégrant la pluralité de ces récits. Malgré ces demandes publiques, les résultats de recherches nourries de pluridisciplinarité peuvent parfois remettre en cause des convictions sur lesquelles se fondent les organisations, à commencer par les Parcs nationaux et les Parcs naturels régionaux, prompts à présenter des espaces comme étant exempts de toute activité humaine. Nicolas Jacob souligne que l'étude des traces des pratiques passées du flottage remettent en question les discours sur la « naturalité » de certaines rivières.

Bien que les programmes pluridisciplinaires restent rares en France, il est à souligner que des recherches particulièrement riches se sont construites « par le bas », dans des collaborations nouées en région. C'est par exemple le cas des collaborations qui se sont nouées dans la région marseillaise entre écotoxicologues et chercheurs en SHS pour travailler sur les calanques industrielles et leurs pollutions rémanentes²³. Les productions issues de ces collaborations rencontrent parfois un écho par-delà les murs des universités.

Pour qui écrire l'histoire environnementale ?

En s'émancipant des grands récits sur l'origine de la crise écologique, les contributions réunies contribuent à une compréhension renouvelée des tensions liées à différents facteurs et phénomènes environnementaux, ainsi que des leviers d'action dont disposèrent – et disposent encore – les populations confrontées à ces enjeux à l'échelle de leurs territoires. La question de savoir pour qui écrivent les historiens, et dans quelles conditions ces travaux rencontrent peuvent rencontrer un public²⁴, se trouve reposée pour l'histoire environnementale, à l'heure où de nombreuses initiatives témoignent d'une revitalisation des démarches d'histoire publique²⁵.

Cette réflexion traverse particulièrement la contribution d'Alexandre Elsig. En revenant sur l'expérience d'une enquête historique sur un ancien site marqué par la présence de substances toxiques, il souligne que la demande publique peut simultanément participer à renforcer la connaissance historique sur certains enjeux, et limiter les publics qui auront accès à ces savoirs en imposant la confidentialité sur les résultats. Sans proposer une réponse définitive, ce cas-limite permet d'interroger la pratique historique et la responsabilité des historiens dans l'usage et la diffusion (ou non) de certains travaux.

Les préoccupations liées aux effets sanitaires durables des désastres industriels conduisent aussi à interroger les conditions d'un dialogue entre la pratique de l'histoire académique et les communautés concernées. Dans son étude comparée sur deux cités marquées par l'industrie de l'amiante, Bruno Ziglioli livre une histoire « par le bas » de la construction d'une mémoire de la présence industrielle dans ces villes, et de la manière dont ce passé est transformé en ressource – ou non – par les habitants. Ce texte peut nous interpeller sur la relative faiblesse du recours aux méthodes de l'enquête orale dans l'historiographie environnementale, tout au moins dans le cas francophone, alors que la mémoire des transformations brutales de certains paysages ou de désastres industriels pourrait être propice au déploiement de telles

²³DAUMALIN Xavier et LAFFONT-SCHWOB Isabelle (dir.), *Les Calanques industrielles de Marseille et leurs pollutions. Une histoire au présent*, Aix-en-Provence, REF.2C, 2016.

²⁴LEMERCIER Claire, « Pour qui écrivons-nous ? », *Revue d'histoire moderne & contemporaine*, 62/4, 2015, p. 43-61.

²⁵BRODIEZ-DOLINO Axelle et RUIZ Émilien, « Les écritures alternatives : faire de l'histoire « hors les murs » ? », *Le Mouvement Social*, n°269-270, 2019, p. 5-45.

méthodologies²⁶. Cette contribution offre également une autre perspective aux études sociales sur la désindustrialisation, c'est-à-dire une histoire « en cours²⁷ », sinon encore à venir. Au-delà des désastres industriels, les enjeux de mémoire des éléments environnementaux se retrouvent aussi dans la reconstitution des récits sur le passé des rivières décrit par Déborah Abhervé. Les effets produits par la construction de la mémoire d'éléments environnementaux constituent un vecteur de dialogue entre des travaux d'histoire et un public extra-universitaire.

Enfin, plusieurs contributions s'interrogent sur les supports pertinents pour diffuser des savoirs hors des sphères académiques. De ce point de vue, la contribution de Rémy Simonetti témoigne d'une expérience particulièrement originale. Les sources des agences de bonification sont en effet une source intéressante pour mener une histoire environnementale de l'Italie, mais le projet *Terrevolute* ne se limite pas à la numérisation des archives de ces organisations pluriséculaires : il propose plusieurs initiatives de diffusion de la recherche, en particulier à travers l'organisation d'un festival.

* * *

En arrivant au bout d'un ouvrage qui se présentait comme un panorama de l'historiographie environnementale contemporaine, centré ici particulièrement (mais pas exclusivement) sur l'espace européen, le lecteur disposera d'un aperçu des gains de connaissances que permet et permettra l'histoire environnementale. Est-il possible, toutefois, de conclure à l'avènement d'une « troisième génération » dans ce champ ?

Certes, les travaux livrés au fil de cet ouvrage témoignent de la vitalité d'une recherche historique capable de se confronter aux grands récits, sans jamais subordonner les conclusions à ces narrations issues des sciences de l'environnement et de l'univers. Toutefois, les dynamiques indiquées dans cette conclusion requièrent, pour se déployer pleinement, la garantie d'une stabilité des conditions du travail de recherche et d'une pérennité des institutions qui accueillent ces chercheurs. Une démarche pluridisciplinaire rigoureuse ne peut exister sans disposer d'institutions garantes du dialogue régulier et pérenne aux chercheurs de différentes disciplines. De même, s'émanciper des récits américano-centrés ne saurait se faire en ignorant ces travaux, et en postulant d'une singularité nationale ou continentale. Le décentrement vis-à-vis de l'historiographie « dominante » présuppose des moyens pour obtenir une connaissance fine de ces travaux, afin de pouvoir les discuter.

La « troisième génération » de l'histoire environnementale reste encore aujourd'hui embryonnaire, et les conditions de sa gestation ne sont pas garanties. Cette dynamique n'est pas propre à l'histoire environnementale, tant les enquêtes sociologiques se multiplient pour faire le constat de la dégradation des conditions de travail et des effets de la précarisation de l'emploi dans l'enseignement supérieur depuis quinze ans²⁸. Si l'histoire environnementale est plus spécifiquement concernée ici, c'est en tant que champ de recherche relativement jeune, dont l'insertion académique est encore inachevée. En 2020, les historiens et historiennes non-titulaires représentaient 40% des membres du conseil d'administration du Ruche. Ce pourcentage est un signe distinctif par rapport à d'autres associations scientifiques, où la part

²⁶ Dans la littérature anglophone, voir MACEACHERN Alan, O'CONNOR Ryan (dir.), « Talking Green : Oral History and Environmental History », *Oral History Forum / Forum d'histoire orale*, 30, 2010 ; ENDRES Danièle, « Environmental Oral History », *Environmental Communication*, 5/4, 2011, p. 485-498.

²⁷ FONTAINE Marion et VIGNA Xavier, « La désindustrialisation : une histoire en cours », *20 & 21. Revue d'histoire*, 144, 2019, p. 2-17.

²⁸ Parmi d'autres, voir MIGNOT-GERARD Stéphanie, NORMAND Romuald, RAVINET Pauline (dir.), « Les (re)configurations de l'Université française », *Revue française d'administration publique*, 2019/1, n° 169 ; AUST Jérôme (dir.), « Financer la recherche sur projet. Figures historiques d'un dispositif de gouvernement », *Genèses*, 2014/1, n° 94 ; BARRIER Julien, « La science en projets : financements sur projet, autonomie professionnelle et transformations du travail des chercheurs académiques », *Sociologie du Travail*, vol. 53, n° 4, 2011, p. 515-536.

de non-titulaires dans les instances dépasse rarement les 10%. Or, ces non-titulaires sont ceux et celles qui disposent de la capacité d'assurer l'épanouissement d'une « troisième génération » de l'histoire environnementale.

Après une séquence de discussion et de vote d'une Loi de programmation de la recherche (LPR) préoccupante pour l'avenir de l'emploi scientifique, conduisant à des protestations auxquelles le Ruche a pris part²⁹, il importe de rappeler que l'avenir d'une recherche sérieuse en sciences sociales – comme en sciences de l'environnement – ne pourra se faire sans garantir la stabilité et l'horizontalité des collectifs de travail dans l'académie. Dans son ultime leçon au Collège de France, évoquant les mutations du travail, et notamment du travail académique, Alain Supiot rappelait que « le statut, et non le contrat, est la condition de la liberté, de la prise de risques, du retour critique sur les paradigmes établis [...]. Cette liberté, pour se déployer, a besoin d'institutions stables, qui ne soient pas conçues comme des entreprises opérant sur un marché universitaire mais comme des lieux de pollinisation des savoirs³⁰ ». Comme des ruches, et tel le Ruche.

²⁹ Voir la motion du conseil d'administration du Ruche, adoptée le 6 juillet 2020. [<https://leruche.hypotheses.org/4856>], consulté le 15 novembre 2020.

³⁰ SUPIOT Alain, *Le travail n'est pas une marchandise. Contenu et sens du travail au XXI^e siècle*, Paris, Collège de France, 2019, p. 56.